

Dr. Me

A 122

DE L'ORIGINE  
DE  
**L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE**  
DES  
**VALLÉES VAUDOISES**

PAR  
ALEXANDRE VALLAT

Que d'erreurs, que de légendes, que de mensonges sont dus à l'ignorance, à la vanité, à la nécessité!

MOMMSEN.

---

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE  
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

---

GENÈVE  
IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT  
1878

*A Monsieur Alexandre Lombard  
Hommage respectueux de l'auteur*

DE L'ORIGINE

*A. Vallat.*

DE

# L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE

DES

## VALLÉES VAUDOISES

PAR

ALEXANDRE VALLAT

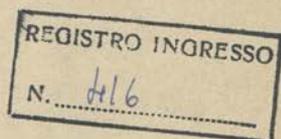


Que d'erreurs, que de légendes, que de mensonges sont dus à l'ignorance, à la vanité, à la nécessité!

MOMMSEN.

---

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE  
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



---

GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1878

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE

A MONSIEUR CHARLES-ÉMILIE BABUT

Pasteur à Nîmes.

Témoignage de profonde reconnaissance,

A. V.

## CHAPITRE I

### L'Église vaudoise est-elle antérieure à Valdo ?

Nous ne nous arrêterons pas à l'opinion qui fait descendre les Vaudois d'une des dix tribus dispersées d'Israël, son auteur <sup>1</sup> n'ayant pas encore publié les preuves qu'il a promises ; nous nous demanderons d'abord si l'Église vaudoise a une origine apostolique, ainsi que l'ont cru des Vaudois et un certain nombre d'écrivains.

*erreur complète*

Le Faux-Reynerus <sup>2</sup> et Ivetus <sup>3</sup> nous font connaître cette opinion que les Vaudois avaient d'eux-mêmes. Nous lisons en effet dans le premier qu'ils se croient être « *imitatores Christi et Apostolorum*, » et dans Ivetus qu'ils se disent « *apostolorum successores*. »

Théodore de Bèze rapporte cette opinion avec complaisance <sup>4</sup>.

Crespin dit que les Vaudois s'étaient transmis de père en fils leur foi dans sa pureté <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Alexandre Lombard, *Les Martyrs de la Calabre*, dans *Choses vieilles et choses nouvelles*. Lausanne, 1865.

<sup>2</sup> *Liber, contra Valdenses*. Bibl. Max. Patrum, t. XXV. Lugduni, 1677. D'après Gieseler, cet ouvrage n'est pas de Reynerus et est d'un temps postérieur.

<sup>3</sup> *Tractatus de hæresi pauperum de Lugduno* (attribué aussi à Étienne de Bourbon). *Thes. nov. anecdot.* de Martène et Durand. Parisiis, 1717, t. V.

<sup>4</sup> *Histoire ecclésiastique de l'Église réformée*, etc. Anvers, 1580.

<sup>5</sup> *Histoire ecclésiastique*. Passim.

Sleidanus affirme qu'ils ont toujours eu une pure doctrine <sup>1</sup>.

Matteus Flaccius dit en propres termes : « *Hi vetusta consuetudine pontificem romanum nequaquam agnoscunt et priorem semper habuerunt doctrinam* <sup>2</sup>. »

Léger <sup>3</sup> n'est pas moins catégorique : « Je fais voir plus clair que le Soleil, dit-il, qu'ayant reçu une si sainte et si véritablement évangélique doctrine, en même temps que les ténèbres du paganisme furent écartées de leurs contrées par la prédication de saint Paul et de ses plus proches successeurs, ils l'ont inviolablement, constamment et sans interruption ni altération conservée jusqu'à présent. »

Arnaud <sup>4</sup> s'exprime ainsi : « Ces Vaudois sont de ces réchappés d'Italie, lesquels du temps que l'apôtre saint Paul y prêchait Christ crucifié abandonnèrent ce beau pays pour se retirer, à l'exemple de la femme du 12 de l'Apocalypse, dans les montagnes de leurs vallées, où ils ont depuis demeuré de père en fils jusqu'à présent, dans la pureté et et simplicité de leur religion. »

Paul Appia <sup>5</sup> soutient également la descendance apostolique.

Pour Jacques Brezzi <sup>6</sup> l'Église vaudoise date de l'âge apostolique et peut-être de saint Paul qui aurait prêché dans les Vallées.

<sup>1</sup> *Histoire des Martyrs*. Genève, 1582, t. III, p. 109.

<sup>2</sup> *De statu religionis et Reipubl. Carolo V Cæsare commentarium*, t. XVI, Argentorati, 1566.

<sup>3</sup> *Histoire générale des Églises*, etc. Leyde, 1669, préface.

<sup>4</sup> *Histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois dans leurs vallées*, par Henri Arnaud, pasteur et colonel des Vaudois. 1710, préface.

<sup>5</sup> *Cinq lettres par un Vaudois des Gaules cisalpines*. 1784.

<sup>6</sup> *Histoire des Vaudois*. Lausanne, 1794, p. 47.

Pour Muston <sup>1</sup> « les Vaudois des Alpes sont des chrétiens primitifs ou des chrétiens de l'Église primitive, conservés dans ces vallées à l'abri des altérations successivement introduites par l'Église romaine dans le culte évangélique. »

Tels sont les principaux auteurs affirmant l'historique apostolicité de l'Église vaudoise.

Paul est-il allé dans les vallées vaudoises? Selon les partisans de cette hypothèse, il y aurait passé en allant en Espagne. Dans son épître aux Romains, chap. XV, v. 24 et 28, Paul annonce en effet l'intention d'aller en Espagne, mais y est-il allé? L'histoire se tait complètement à cet égard et déjà ce silence nous paraît bien significatif. Et, d'autre part, à supposer que Paul fût vraiment allé en Espagne, comment admettre qu'il n'eût pas pris la route la plus courte et la moins périlleuse, qu'il ne s'y fût pas rendu par mer? Comment croire qu'il ait préféré passer par des chemins inconnus, par les passages les plus impraticables des Alpes?

Mais, dit-on, des disciples de Paul ont quitté Rome, à l'époque des persécutions de Néron et de Domitien et sont allés se réfugier dans les vallées. — A cela nous répondons que ces persécutions ne s'exercèrent guère qu'à Rome et que rien n'obligeait les chrétiens à se réfugier dans les Vallées.

Desanctis faisait d'abord descendre les Vaudois de chrétiens fuyant la persécution de Dèce, mais plus tard il chan-

<sup>1</sup> *L'Israël des Alpes. Première histoire complète des Vaudois du Piémont et de leurs colonies.* Paris, 1851, p. 1.

geait de manière de voir et écrivait<sup>1</sup> : « *L'opinione che i Valdesi scendano in retta linea dagli apostoli... storicamente la crediamo falsa* » Germanet<sup>2</sup>, admirateur passionné des Vaudois, actuellement en cours d'études à l'Oratoire, qui avait partagé et propagé activement les premières convictions de Desanctis, n'est pas loin croyons-nous de partager ses dernières. On a aussi prétendu que les Vallées avaient été évangélisées par des chrétiens fuyant la persécution de Lyon (177). Cette opinion quoique moins invraisemblable que les précédentes n'a pas davantage de fondement historique.

Dira-t-on que ce furent des chrétiens dévoués qui se rendirent volontairement dans les montagnes du Piémont pour annoncer la Parole de Dieu ? Nous répondrons que ce serait là un fait contraire à tout ce que nous connaissons relativement au mode de propagation des religions nouvelles et de la religion chrétienne elle-même. Ce n'est point dans les lieux inaccessibles qu'on cherche d'abord à faire des prosélytes, c'est d'abord dans les grandes villes, dans les grands centres. De là on se rend dans les villes de moindre importance, puis dans les bourgs, les hameaux. Et ce n'est que quand la plaine est conquise qu'on s'achemine vers les montagnes<sup>3</sup>. C'est pour cela sans doute que les Vallées vaudoises, loin d'avoir été évangélisées par un apôtre ou par ses disciples ne l'ont été que fort tard. Et en effet l'histoire ne nous montre pas des chrétiens dans les Alpes

<sup>1</sup> *Roma papale descritta*. . . Florence, 1871, p. 489.

<sup>2</sup> *Les Vaudois du Piémont*, par Frédéric Germanet. Paris, 1877.

<sup>3</sup> Voir Étienne Chastel, *Le Christianisme dans les trois premiers siècles*. Cours inédit.

avant 253 ou 254. Or, à cette époque et depuis longtemps déjà le christianisme n'était plus ce que le Christ et les apôtres avaient enseigné.

Renonçant pour leur Église à une origine apostolique directe, certains Vaudois n'en ont pas moins cru à une origine fort ancienne, contemporaine de Constantin le Grand.

Reynerus <sup>1</sup> nous dit en effet au XIII<sup>me</sup> siècle que des Vaudois de l'Italie septentrionale disent : « *quod Ecclesia Christi permansit in episcopis et aliis praelatis usque ad B. Sylvestrum, et in eo defecit quousque ipsi eam restaurarunt.* »

Pilichdorf <sup>2</sup>, au XIV<sup>me</sup> siècle, nous dit que des Vaudois : « *pro sua missionis initio dicunt quod socius Silvestri, tempore Constantini, noluit consentire quod Ecclesia Constantini ditaretur, et ex hoc a Silvestro recessit, viam paupertatis tenendo ; apud quem etiam, suis adhaerentibus in paupertate degentibus, Ecclesia permansit.* »

Claude de Seyssel <sup>3</sup>, au XVI<sup>me</sup> siècle, est encore plus précis : « *Hanc eorum sectam Constantini Magni temporibus, a Leone quodam viro religiosissimo, initium sumpsisse fabulantur, qui execrata Silvestri Romanae urbis tunc Pontificis avaritia, et Constantini ipsius immoderata largitione, paupertatem in fidei simplicitate sequi maluit quam cum Silvestri pingui opulentoque Sacerdotio contaminari.* »

Monastier <sup>4</sup>, historien vaudois et Vaudois lui-même, défend longuement cette opinion : « Non-seulement, dit-il, les

<sup>1</sup> *Summa de Catharis et Leonistis, seu Pauperibus de Lugduno.* Thes. nov. anecdot.

<sup>2</sup> *Contra haeresin Waldensium.* Bibl. Max. Patrum, t. XXV.

<sup>3</sup> *Disputationes adversus errores et sectam Valdensium,* 1547.

<sup>4</sup> *Histoire de l'Église vaudoise.* . . Paris et Toulouse, 1847.

Vaudois du Piémont, mais tous ceux qui se sont réclamés de leur nom en tous lieux, ont constamment soutenu qu'ils ont reçu leur voie ou croyance religieuse de Léon, confrère et contemporain de Silvestre, évêque de Rome sous l'empereur Constantin le Grand. »

Pour réfuter cette hypothèse d'une Église vaudoise remontant à l'époque de saint Silvestre, il nous suffira de faire deux simples remarques. La première, c'est que malgré toutes les affirmations solennelles de Monastier on ne trouve aucune trace de cette opinion avant l'époque de Valdo. La deuxième, c'est qu'après les recherches historiques les plus approfondies on peut encore s'écrier avec l'archevêque de Seyssel : « *quid potest esse fabulosius?..... Genealogias quasdam configunt illius S. Leonis, qui nunquam fuit.* »

Nous pensons que ce mythe de Léon n'est pas autre chose que le résultat d'une explication à leur avantage que les Vaudois ont voulu donner de l'épithète de *Léonistes* qu'ont reçue les premiers sectateurs de Valdo.

L'Église vaudoise date-t-elle de Claude de Turin? Cette opinion a été longuement soutenue en Allemagne par Hahn<sup>1</sup>, qui a fini par l'abandonner<sup>2</sup>. En Italie, elle a été défendue par Amédée Bert<sup>3</sup>, lequel s'exprime ainsi : « *Secondo il maggior numero degli scrittori protestanti, e più specialmente secondo i Valdesi medesimi, traggono eglino origine dai secoli apostolici, ma poi, senza alcun dubbio, può la Chiesa loro istoricamente tracciarsi fino a*

<sup>1</sup> Cf. Schmidt, *Neue ienaische allgemeine Litteratur-Zeitung*, 1846.

<sup>2</sup> *Revue de théologie et de philosophie*. Strasbourg, 1850.

<sup>3</sup> *I Valdesi*. . . Torino, 1849, p. 11. Cf. l'appendice, note A bis.

*Claudio, vescovo di Torino nel secolo IX.* » On le voit, pour notre auteur l'Église vaudoise remonte historiquement à Claude de Turin.

Claude de Turin fut évêque du diocèse de Turin de 820 à 834. Il avait été, disait-on, disciple de l'hérétique Félix d'Urgel ou de Vigilantius. En tout cas, il avait fait une étude approfondie de la Bible, des Épîtres de saint Paul et des ouvrages de saint Augustin ; c'était un homme savant et pieux. Il s'efforça de rendre moins matérielle et moins grossière la religion de ses administrés, il chercha en particulier à abolir le culte des images fort répandu dans son diocèse. Mais il se heurta à une opposition invincible : peu s'en fallût qu'à plusieurs reprises le peuple ne lui fit un mauvais parti ; à sa mort la populace s'empara de son cadavre qu'il traîna dans un égoût, dit-on, pour le brûler ensuite. Ses supérieurs ecclésiastiques étaient loin de l'avoir soutenu : Pascal I<sup>er</sup> lui avait fait des remontrances ; une assemblée d'évêques l'avait cité à comparaître devant elle ; accusé d'hérésie, il avait été traduit devant Louis le Débonnaire, et il était mort, encore sous le coup de cette accusation, le rapport sur ses écrits dont Jonas d'Orléans avait été chargé, n'étant pas encore achevé<sup>1</sup>.

On comprendra l'impopularité des réformes de Claude dans son diocèse, si on réfléchit à l'ignorance profonde dans laquelle ce peuple de montagnards était alors plongé. Non seulement ce peuple n'était pas mûr pour les idées que Claude voulait lui inculquer, mais de plus il était fort difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire entendre

<sup>1</sup> Chastel, *Le Christianisme au moyen âge*. Cours inédit.

de lui. N'oublions pas qu'à cette époque le clergé ne parlait que le latin et que le peuple ne le comprenait déjà plus. Or, comment agir sur des gens qui ne comprennent même pas ce qu'on leur dit? Ce qui devait arriver arriva, Claude fut méconnu, et sa réforme prématurée ne servit sans doute, comme cela arrive le plus souvent, qu'à renforcer la superstition et le matérialisme qui régnaient déjà.

Voilà cependant l'homme qu'on veut nous donner comme fondateur de l'Église vaudoise! Lui qui n'a pu réaliser dans son propre diocèse la plus petite des réformes, lui qui avait tout à craindre de ses propres ouailles, il aurait pourtant fondé une Église tellement solide qu'elle aurait duré sans altération jusqu'à l'époque de Valdo!

Or, nous savons quels événements ont eu lieu durant cet intervalle : les Sarrasins envahissent le Dauphiné qu'ils occupent pendant tout le X<sup>m</sup>e siècle, les vallées des Alpes qui sont entre la France et le Piémont sont le théâtre de leurs brigandages, ils sèment partout l'épouvante et la destruction et ne sont chassés qu'en 975. Les Hongrois, non moins redoutables, combattirent dans ces contrées et ne contribuèrent pas à les civiliser et à asseoir leurs institutions.

Les deux siècles qui s'étendent de la moitié du IX<sup>m</sup>e siècle à la moitié du XI<sup>m</sup>e sont une époque d'ignorance et de barbarie sans égales, et ce n'est pas la faible semence répandue par Claude de Turin qui a pu braver ces deux grands ennemis de tout progrès comme de toute vraie religion. Aussi durant cette période l'Église romaine constate-t-elle avec complaisance qu'elle n'a plus d'hérésie à combattre.

Comment se fait-il d'ailleurs que cette idée que c'est Claude de Turin qui a fondé l'Église vaudoise n'ait vu le jour qu'après la réforme de Valdo, qu'avant cette époque ses écrits ne soient jamais cités par ses prétendus disciples, que lui-même ne soit jamais nommé ?

Ces raisons ont paru convaincantes à Hahn qui avait cependant soutenu sa thèse avec une bien remarquable et massive érudition. Les partisans de cette hypothèse deviennent de plus en plus rares, la critique allemande l'a abandonnée : « *Il est possible*, dit Hase<sup>1</sup>, qu'il se soit conservé dans quelques contrées des Alpes, *une tendance* datant de Claude de Turin, que retrouvèrent les prédicateurs vaudois et à laquelle ils donnèrent plus de précision. » De même Eberard<sup>2</sup> trouve cette hypothèse notoirement insoutenable : « *Dass diesse Behauptung, in dieser Form unrichtig sei, ist ietzt allegemein anerkannt und leicht erweisbar.* »

En désespoir de cause, les partisans de l'antériorité des Vaudois à Valdo se sont rabattus sur deux opuscules qu'ils attribuent aux Vaudois et qui portent en effet des dates antérieures à la naissance même de Valdo.

Le traité de l'*Antichrist*<sup>3</sup> porte la date de 1120, mais cette date est apocryphe. Ce traité contient en effet des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qui sont

<sup>1</sup> *Kirchengeschichte*. Leipzig, 1858, § 222, traduite par Flobert. Tonneins, 1860.

<sup>2</sup> *Handbuch der christlichen Kirchen- und Dogmengeschichte*. Erlangen, 1865, vol. II, p. 313-314.

<sup>3</sup> Dans Perrin, *Histoire des Albigeois et des Vaudois*. Genève, 1618, p. 253-273.

cités d'après une division en chapitres qui n'a été faite qu'en 1240. Il contient de plus, ainsi que l'a démontré Dieckhoff<sup>1</sup>, la confession de foi des thaborites de Bohême qui ne fut rédigée qu'en 1490. L'auteur de cette fraude ne serait rien moins que l'historien Perrin déjà désigné par le docteur Todd<sup>2</sup> comme l'auteur des mystérieuses notes en français que l'on avait remarquées sur le manuscrit de la bibliothèque de Dublin.

Le traité de la Nobla Leyczon<sup>3</sup> parle des Vaudois au vers 372 :

Ilh diou qu'es Vaudes e degne de punir.

De plus, le sixième et le septième vers donnent la date de la composition du poème :

Ben a mil et cent anez compli entierament  
Que fo scripta l'ora car sen al derier temp,

que Raynouard traduit ainsi :

Bien a mille et cent années accomplies entièrement  
Que fut écrite l'heure que nous sommes aux derniers temps.

Quelle est la date de cette prédiction? C'est évidemment l'époque où saint Jean a fait l'Apocalypse, c'est-à-dire la fin du I<sup>er</sup> siècle, ce qui nous reporte pour la composition de la Nobla Leyczon à la fin du XII<sup>me</sup> siècle. Or, à

<sup>1</sup> *Die Waldenser im Mittelalter*. Göttingen, 1851.

<sup>2</sup> *The Waldensian manuscripts*, by James Henthorn Todd. London and Cambridge, 1865.

<sup>3</sup> Cf. M S C. II, n° 203. Biblioth. de Genève.

cette époque, Valdo, avait déjà paru et avait de nombreux disciples.

Mais il y a plus. Cette date de 1100 est-elle bien authentique? Comment se fait-il qu'il soit question dans ce traité de persécutions contre les Vaudois, alors que nous ne trouvons nulle part dans l'histoire trace de pareils faits avant Valdo? Ces doutes ont été subitement confirmés par la découverte du manuscrit de Cambridge. Laissons parler M. Hudry-Ménos qui, sur la foi du manuscrit de Genève, avait assigné au poème la date de l'an 1100, et qui en est bien revenu, ainsi qu'on va en juger : « Mais voici qu'on vient de retrouver à la bibliothèque de Cambridge le fameux manuscrit dit de Morland, que cet envoyé de Cromwell à la cour de Turin avait rapporté en 1655 des vallées vaudoises. Au vers en question, il y a entre *mil* et *cent* un espace blanc qui a vivement attiré l'attention du bibliothécaire, M. Bradshaw, le savant modeste qui a retrouvé le manuscrit. De cet espace blanc inusité il a pu faire ressortir un quatre en chiffre arabe qui avait été gratté. Dans un autre manuscrit qui ne renferme que les treize premiers vers du poème, également retrouvé par lui, il a lu à la même place un quatre en lettres romaines, ce qui ramène la composition de la *Nobla Leyczon* vers l'an 1400<sup>1</sup>.

Quelles ont été les causes des hypothèses qui précèdent? Il est facile de le voir. La première chose que firent les catholiques, à l'apparition des Vaudois, fut de leur de-

<sup>1</sup> *Revue des Deux Mondes*, l'Israël des Alpes. 15 novembre 1867, 1<sup>er</sup> août 1868, p. 687.

mander où était leur origine apostolique et de leur reprocher leur nouveauté. « *O Mira novitas!* » s'écrie Eberard de Béthune. On leur demande en conséquence de quel droit ils prêchent : « *Sicut nullus promoveri debet ad Sacerdotium, nisi eo modo quo Aaron, hoc est, ut sibi non usurpet, sic nec aliquis ad officium prædicatoris suâ auctoritate debet*<sup>1</sup>. »

A cela les Vaudois ne répondent pas qu'ils tirent leur origine de saint Paul, ou de Léon, ou de Claude de Turin, ce qu'ils auraient certainement fait si ces arguments avaient déjà existé ; à ceux qui contestent leur droit de prêcher ils répondent que : « *Ab omni qui scit verbum Dei in populis seminare, prædicandum esse, quoniam Jacobus dixit : SCIENTI BONUM FACERE ET NON FACIENTI, PECCATUM EST ILLI*<sup>2</sup> ; » à ceux qui leur demandent de qui ils tiennent leur ordination, ils répondent que : « *Sicut Moyses in Veteri Testamento a nullo homine ordinatus fuit Sacerdos juxta illud Ps. 99, 7 : MOYSES ET AARON IN SACERDOTIBUS EJUS, et aliis Sacerdotium contulit ; similiter autem et Paulus fuit Sacerdos et Episcopus..., ita etiam et Valdesius et ordinem habuit et aliis conferre potuit.* » Mais cela ne fermait pas la bouche à leurs adversaires qui leur répliquaient : « *Nunquid de Valdesio invenitur, quod fuerit ordinatus a Deo sicut de Moyse et Paulo?* » C'est ainsi que les disciples de Valdo furent peu à peu amenés à imaginer une tradition apostolique qu'ils pussent opposer efficacement à des arguments généralement puissants au jugement du vulgaire. Cette théorie nouvelle se trouve déjà

<sup>1</sup> Voy. Alain de l'Isle.

<sup>2</sup> Voy. Bernard de Foncaud.

exposée dans Reynerus et dans le Faux-Reynerus ; elle se développe et se précise avec le temps : elle est déjà plus complète dans Pilichdorf, et au XV<sup>me</sup> siècle, elle prend enfin sous la plume de Claude de Seyssel son complet épanouissement.

*Nécessité de polémique*, telle est donc la raison principale de ces hypothèses que nous avons successivement passé en revue, hypothèses qu'on a défendues avec un acharnement d'autant plus surprenant que les arguments allégués étaient moins fondés et plus enfantins.

D'autres causes secondaires ont certainement contribué à l'élaboration de ces théories. Ainsi, au XVI<sup>me</sup> siècle, les Réformés qui étaient, eux aussi, à la recherche d'un lien historique qui les unit à l'Église primitive, furent heureux de le trouver dans la personne des Vaudois qui furent pour eux des précurseurs dont ils s'efforcèrent de prouver l'origine apostolique. Les Vaudois ne furent pas moins heureux de trouver dans les États réformés un précieux et solide appui qu'ils ne crurent pas payer trop cher en faisant les plus grandes concessions de doctrine. C'est donc en vain qu'ils ont voulu prouver une identité de doctrines qui n'existe pas, but que voulaient sans doute atteindre les fraudes pieuses de Perrin.

Ce fut aussi une bonne fortune pour l'orthodoxie protestante, après le réveil du commencement de ce siècle, que de pouvoir démontrer son apostolicité par le moyen des Vaudois.

Cette hypothèse était aussi un argument contre la légalité des persécutions de la maison de Savoie<sup>1</sup>. Mais, après

<sup>1</sup> Chastel, *Le Christianisme au moyen âge*. Cours inédit.

la liberté accordée aux Vaudois par Charles-Albert, cette arme devenait inutile, et nous voyons qu'insensiblement tout le monde l'abandonne. Les protestants l'ont attaquée, et les Vaudois eux-mêmes ont levé la main contre cette arche sainte.

C'est ainsi que dans les Vallées mêmes, le professeur Albert Revel ne craint pas d'écrire : « Le plus ancien de nos historiens, Gilles, ne se fait pas scrupule de rattacher à Valdo les commencements de notre histoire; qu'on me permette d'être provisoirement de cette opinion qui, dans l'état actuel de nos connaissances, est certainement la plus plausible et la plus respectable<sup>1</sup>. » De même le docteur Desanctis, qui avait d'abord écrit : « *I Valdesi sono cristiani che... conservano la dottrina pura che hanno ricevuto dagli Apostoli...* », écrit en 1871 : « *Però, storicamente parlando, i Valdesi non sono più antichi del 12° secolo e discendono da Pietro Valdo da Lione*<sup>2</sup>. » Enfin, Emilio Comba<sup>3</sup>, dont une savante et impartiale étude est en ce moment même en voie de publication, est destiné, croyons-nous, à porter les derniers coups à une tradition qui, dit-il, « *rimarrà come nuova, e chi sa per quanto tempo, presso i morosi e coloro che non si acconciano a dire « AMICUS PLATO SED MAGIS AMICA VERITAS, » ma gli studiosi amici del vero l'abbandonano.* »

<sup>1</sup> *La Balziglia*, 1853, n° 5.

<sup>2</sup> *Roma papale*, etc., p. 489. Florence, 1871.

<sup>3</sup> *La Rivista cristiana*. Anno V, p. 429, n. 2. Firenze, 1877.

## CHAPITRE II

**L'Église vaudoise date-t-elle de Valdo? !**

Et d'abord, quelle est l'origine de ce mot de *vaudois*? Est-il antérieur à Valdo, comme le prétendent ceux qui croient à l'ancienneté de l'Église vaudoise, ou bien dérive-t-il de *Valdo*, suivant une opinion de plus en plus accréditée?

Cette dernière manière de voir est celle des plus anciens auteurs catholiques :

Alain : « *Hi Valdenses dicuntur a suo hæresiarcha qui vocabatur Valdus.* »

Gualterius Mapes : « *Valdesios... a primate ipsorum Valde dictos qui fuerat civis Lugduni.* »

Ricard de Cluni : « *... Valdenses seu Pauperes de Lugduno, cujus auctor et inventor fuit quidam civis Lugdunensis nomine Valdensis, a quo sectatores ejus fuerunt taliter nominati.* »

Étienne de Bourbon : « *Valdenses autem dicti sunt a primo hujus hæresis auctor qui nominatus fuit Waldensis.* »

Moneta : « *Vos venistis a Valdesio.* »

Ces témoignages sont aussi confirmés par ceux d'Ivonetus de Reynerus, du Faux-Reynerus, de Guide de Perpignan, de Pierre de Pilichdorf, de Claude de Seyssel et de bien d'autres.



De tous les auteurs catholiques, il n'en est que deux qui s'écartent de l'opinion reçue et ne fassent pas venir *vaudois* de *Valdo*. L'un, Bernard de Foncaud, émet cet avis que les Vaudois sont ainsi appelés « *a valle densâ*, » opinion grotesque aux yeux des étymologistes. Le second, Eberhard de Béthune, celui-là même qui, parlant de la doctrine vaudoise, s'écriait ironiquement : *O mira novitas!* nous dit que les Vaudois sont ainsi nommés parce qu'ils se disent : « *in valle lacrymarum*. Nous ne ferons pas à cette plaisanterie l'honneur de la discuter.

Quoique moins nombreux, les documents anciens protestants nous conduisent aux mêmes conclusions.

Ainsi, la Noble Leçon ne nous parle nulle part d'une Église vaudoise antérieure à Valdo, et cependant sur une foule de points d'une bien moindre importance, relativement au sujet traité, elle prodigue les développements et les détails.

Tous les documents anciens des Vaudois observent d'ailleurs le même silence.

Mais il est un manuscrit de Cambridge qui est plus explicite<sup>1</sup>. Nous lisons dans ce manuscrit, qui est de la fin du quatorzième siècle, qu'à partir de Constantin et de Silvestre, la sainteté de l'Église disparut peu à peu, mais que huit cents ans après surgit un homme appelé Pierre : « *Enayci la sanctita de la Gleysa manque poc a poc. Mas enapres 8 cent anc de Constantin se leve un lo propi nom del cal era Piero...* » Il se voua à la pauvreté, prêcha, fit des disciples et entra même à Rome où il discuta sur la foi et

<sup>1</sup> V. Melia, *The origin*, etc.

la religion. Ses disciples se multiplièrent fort, mais eurent à essayer deux cents ans plus tard de terribles persécutions. On voit clairement ici que non seulement on ne donne pas à Valdo de prédécesseur, mais qu'on le présente bien comme l'unique réformateur des Vaudois, comme le fondateur de leur Église.

Un important manuscrit découvert, il y a deux ans, par Preger<sup>1</sup>, dans la Bibliothèque de Munich, en Bavière, est venu d'une façon inattendue confirmer une manière de voir qui était déjà celle de tous les savants éclairés et impartiaux. Ce document a pour titre : *Rescriptum heresiarcharum Lombardie ad pauperes qui sunt in Alamania*. Il commence par une invocation au Père, Fils et Saint-Esprit, se développe en vingt-six paragraphes et se termine par une salutation analogue à celles des épîtres de saint Paul. Il a été composé vers 1230, ainsi que Preger l'a démontré<sup>2</sup>, et fut envoyé, comme on le voit, par les *Pauvres* italiens aux *Pauvres* allemands. Or, cette circulaire, qui mentionne longuement la conférence ecclésiastique et dogmatique qui fut tenue à Bergame entre ces différents *Pauvres*, nous montre de la manière la plus évidente que pour eux tous, c'est Valdo qui a été l'unique promoteur du mouvement religieux qui se réclame de son nom<sup>3</sup>.

On reconnaîtra qu'il est bien difficile après cela de prétendre que Valdo tire son nom d'une Eglise qui n'existait pas. Tout prouve que *Vaudois* vient de *Valdo* et à ceux

<sup>1</sup> *Beiträge zur Geschichte der Waldesier im Mittelalter*, von Wilhelm Preger. München, 1875.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, p. 6.

<sup>3</sup> Voir spéc. § 3, 7, 13, 14, 16, 17, 21, 22.

qui en douteraient encore, la science étymologique se charge de le démontrer définitivement. Tous les étymologistes renommés sont en effet d'accord que *Valdus* ne peut dériver de *vallis*, ni *Valdensis* de *vallensis* et le plus célèbre d'entre eux, le savant auteur du Dictionnaire de la Langue française, n'hésite pas à dire que *vaudois* vient de *Valdo*<sup>1</sup>.

Tout cela paraîtra plus évident encore quand nous aurons jeté un coup d'œil sur le mouvement littéraire et religieux auquel se rattache la réforme évangélique des vallées du Piémont.

Lorsque les Barbares avaient envahi l'Europe, ce n'est pas seulement la domination romaine qui avait succombé c'est aussi la langue qu'ils avaient partout implantée. Des débris du latin et de l'ancienne langue du pays se formèrent des idiomes nouveaux et nombreux. Il y en avait cinq ou six bien distincts dans le nord de la France; dans le Midi il n'y en avait pas moins. Fort imparfaits comme tout idiome naissant, ils ne pouvaient guère servir qu'à exprimer les idées des classes pauvres et ignorantes. Sans doute, ils se développeraient, s'enrichiraient, mais il fallait avant tout pour cela que leur nombre diminuât, qu'un très petit nombre l'emportât sur tous les autres. Or, il n'était pas possible de prévoir le moment où cet heureux événement s'accomplirait.

Des guerres continuelles au dehors, des brigandages et une insécurité sans égale au dedans n'étaient pas faits pour le hâter. Joignez à cela que les provinces étaient séparées par des douanes et autres entraves, absolument

<sup>1</sup> V. Littré, art. *Vaudois*.

comme des États distincts. De plus, l'Église romaine, qui rêvait d'établir une langue unique, le latin, dans tous les pays que Rome avait occupés, et peut-être dans le monde entier, s'opposait de toutes ses forces au développement des idiomes nouveaux. Tout dans son culte se disait en latin, ses exhortations au peuple étaient en latin, que le peuple comprît ou ne comprît pas. Ce n'est guère que lorsqu'il y était forcé, qu'il usait de la langue vulgaire, comme par exemple au moment des croisades quand il fallut émouvoir le peuple et l'entraîner à la guerre sainte. Malgré cela, le latin était de moins en moins compris et il était visible que bientôt il ne le serait plus du tout. Mais, comme quoi qu'on fasse, la vie littéraire d'un peuple ne saurait périr, il était aussi facile de voir qu'une littérature nationale allait enfin apparaître.

Ce grand fait ne se produisit vraiment qu'après la terrible attente de l'an 1000. Il y eut alors une immense détente dans l'esprit du peuple, car c'est surtout le peuple qui avait eu peur. On avait frémi, on voulut chanter, et comme on ne savait plus chanter en latin, on chanta en patois, c'est-à-dire en français. Non seulement on chanta, mais on conta, on raisonna, on spécula, et bientôt, grâce aussi, il faut bien le dire, à l'abolition du servage et à l'ordre social rétabli, on eut dans le Nord et surtout dans le Midi de la France, une littérature des plus variées.

Le mouvement religieux devait suivre de près le mouvement littéraire. Depuis que l'Église de Rome avait étouffé sous le poids de la tradition et des formules la vérité religieuse qui lui avait été confiée, il s'était toujours trouvé des âmes pieuses à qui ce vain étalage ne suffisait pas et qui

auraient voulu puiser dans la Bible elle-même la nourriture qu'il leur fallait. Mais comment faire ? Les exemplaires de la Bible étaient rares, et de plus il fallait, pour la lire, une autorisation qu'on n'obtenait que difficilement. Supposé qu'on se fût enfin procuré une Bible, il fallait la lire en grec ou tout au moins en latin : or, c'était déjà là une langue morte que les lettrés seuls connaissaient. Et s'il s'était trouvé des lettrés pieux et laïques qui eussent été tentés de traduire ce latin dans la langue du peuple, ils en eussent été bientôt dégoûtés, soit par les obstacles que leur eût suscités le clergé, soit surtout par la difficulté insurmontable de traduire dans une langue rudimentaire où les mots manquaient pour rendre les idées.

Mais dès que cet idiome fut devenu une vraie langue, les traducteurs ou les auteurs surgirent de toutes parts. On composa des cantiques, des prières, des fabliaux consacrés aux saints ou à la Vierge, des vies et des légendes des saints, des poèmes moraux et religieux. On traduisit des sermons de saint Bernard, de nombreux extraits des auteurs mystiques ou scolastiques et des fragments des Pères de l'Église. Chose plus importante, on puisa dans la Bible elle-même et on en traduisit des parties importantes. Les Bibles complètes furent rares, mais il y en eut cependant. On eut des *Bibles glosées*, c'est-à-dire accompagnées de commentaires, des *Bibles historiées*, c'est-à-dire mises en rapport avec les parties correspondantes de l'histoire profane. Des versions du Nouveau Testament ont été trouvées à Dublin, Zurich, Grenoble, Paris, Lyon.

Qu'on imagine l'impression profonde que produisit la réapparition des grandes et lumineuses vérités de l'Evan-

gile, après les ténèbres du siècle de fer. Aussi voyons-nous que de tous côtés, au Nord et au Midi de la France, au Nord de l'Italie, des conventicules ont lieu pour la méditation de la Parole de Dieu. Et des hommes surgissent qui se consacrent à répandre la bonne nouvelle avec l'enthousiasme et la foi des premiers martyrs; tel fut Pierre de Bruys qui fut brûlé en 1124; tel fut Henri de Lausanne qui fut incarcéré par l'archevêque de Toulouse et qui mourut sans doute en prison; tel fut Pierre Valdo, commerçant de Lyon, bien plus célèbre que ses deux précurseurs.

Désireux, comme tant d'autres, à cette époque, de comprendre les Évangiles qu'il entendait lire à l'office divin et de voir si l'enseignement de l'Église y était conforme, il voulut se faire traduire la Bible. Il s'adressa à deux clercs Étienne de Ansa et Bernard Ydros : le premier traduisait à haute voix en roman provençal, et le second écrivait sous la dictée du premier <sup>1</sup>. Cette traduction qui se fit vers 1170 <sup>2</sup> s'est perdue <sup>3</sup>. La lecture de cet ouvrage fut pour Valdo une source abondante de réflexions, mais ce qui le frappait surtout c'était le contraste qui existait entre la pauvreté des premiers disciples de Christ et l'opulence du clergé de son temps : et le renoncement complet aux biens de ce monde lui apparaissait de plus en plus comme le caractère essentiel du vrai serviteur de Jésus.

<sup>1</sup> Stephanus de Borbonne, *Liber de septem donis spiritus sancti*, in D'Argentre : *Collectio judiciorum*, t. I, p. 85. — *Tractatus de heresi Pauperum de Lugduno*, in Martene, *Thesaurus*, t. V, p. 1777 ss. Wilhelmus Neubrigenses, 1197.

<sup>2</sup> Henry, *Histoire de la littérature française*, t. I, p. 131.

<sup>3</sup> *Notice sur les premières versions de la Bible en langue vulgaire*, par Archinard. Genève, 1839.

Deux circonstances extraordinaires contribuèrent à l'affermir dans cette idée. Il rencontre un jour, dans les rues de Lyon, un troubadour qui déclamait les vers de la *Vie d'Alexis*, poème sur la pauvreté volontaire. Frappé d'un tel exemple, il consulta un docteur qui lui dit : « Si tu veux être parfait, vends tes biens et les donne aux pauvres. » Sa résolution fut aussitôt prise ; il laissa à sa femme ses biens immobiliers, mit ses deux filles au couvent de Fontevrault, et fit aux pauvres de Lyon des aumônes si abondantes que l'archevêque en fut irrité. Peu de temps après, un de ses traducteurs mourut, étant tombé d'une fenêtre. Cette mort fit sur lui une impression profonde, lui démontra une fois de plus la vanité de cette vie et des biens de ce monde, et l'affermir davantage dans sa résolution de se consacrer à Dieu en faisant vœu de pauvreté, en prêchant partout l'Évangile de Christ. Il prit donc sa Bible et se mit à la lire dans les rues, sur les places publiques, partout où le peuple se rassemblait, partout où on consentait à l'écouter. A mesure qu'il se faisait des disciples, il les envoyait deux par deux dans les environs lire et prêcher comme lui-même faisait. On les appelait les *humiliati*, les *pauvres de Dieu*, les *Léonistes*.

« Dans sa prédication, dit Chastel<sup>1</sup>, Valdo n'était mu, non plus que saint François, par aucune idée de schisme. L'ordre de prêcher la Parole lui semblait adressé par Jésus à tous les fidèles sans exception, et, en s'acquittant de ce devoir, il ne croyait nullement encourir les censures de l'Église. L'anathème de l'archevêque de Lyon (1179),

<sup>1</sup> *Le Christianisme et l'Église au moyen âge.*

confirmé par le concile de Latran et par le pape Lucius III, tira Valdo de cette erreur. Expliquer l'Évangile au peuple, c'était usurper les prérogatives du prêtre ; mettre l'Évangile entre les mains du peuple, c'était le rendre juge de la doctrine que le clergé lui prêchait. Or, disait Innocent III, « si les plus doctes eux-mêmes sont insuffisants pour la pleine intelligence des Écritures, à plus forte raison des hommes simples et sans science ne peuvent-ils présumer de s'élever seuls à sa sublimité, encore moins de la prêcher aux autres. » Tel fut le considérant du décret par lequel ce pape interdit « tous conciliabules de laïques où la Bible était lue et expliquée en langue vulgaire. » Bientôt parurent les décrets, plus sévères encore, des conciles de Toulouse et de Tarragone, ordonnant de livrer aux évêques, pour être brûlées, toutes les versions de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue romane, et mettant tous ceux qui s'en seraient servis sous la surveillance spéciale du Saint-Office. Ainsi ce qui, jusques alors, n'avait été de la part de l'Église, qu'oubli, négligence, ou même ignorance involontaire, devint prohibition expresse, hostilité systématique. Les laïques ne purent recevoir les instructions de l'Évangile que par l'intermédiaire du prêtre, et le lire, s'ils le voulaient, que dans une langue où ils ne pussent le comprendre.

Dès les premiers édits prohibitifs, ces conventicules évangéliques durent se dissoudre ; leurs membres dénoncés, poursuivis de toutes parts, durent, pour éviter le sort de leurs frères, brûlés en Flandre ou enveloppés dans le massacre des Albigeois, quitter leur pays natal, et chercher dans des lieux écartés un asile que les villes ne pou-

vaient plus leur offrir. C'est alors qu'une partie des disciples de Valdo, et de ceux qui, comme eux, voulaient conserver la liberté de lire et de professer en commun l'Évangile, se retirèrent dans les Alpes qui séparent le Piémont du Dauphiné. Dans ces montagnes sauvages, habitées tout au plus par quelques pâtres errants, et où ni dîmes, ni casuel, ni prébendes n'attiraient prêtres, ni prélats, ils purent s'établir sans obstacle. Ils y portèrent leurs arts et leur agriculture, qui, tout en assurant leur subsistance, leur valurent la protection des seigneurs voisins, propriétaires du sol. Ils y portèrent aussi leurs versions bibliques, leurs traités et leurs poèmes religieux, qu'ils se transmirent de père en fils, la « Noble Leçon », « le Novel Confort, » etc., remarquables monuments de l'ancienne littérature provençale, qu'on vit, non sans surprise, il y a deux siècles, sortir du fond des vallées du Piémont. »

Tels sont en effet les deux faits que les recherches et les travaux les plus récents tendent à établir définitivement.

C'est de Valdo que date l'Église vaudoise : — assurément nous ne prétendons pas que lui-même ou ses disciples soient les seuls qui aient contribué à cet établissement ; il est *possible*, comme dit Hase, qu'il existât déjà dans les Vallées certaines *tendances* antipapales ; il est possible aussi qu'il s'y soit réfugié des disciples de Pierre de Bruys et de Henri de Lausanne ; mais l'Église vaudoise n'a été vraiment une *église* que du jour où les disciples de Valdo ont apporté dans les Vallées leur enseignement et leur organisation.

C'est dans le Midi de la France qu'ont été composés les anciens traités et poèmes dits *vaudois* : — Et ainsi on n'est

plus obligé d'attribuer à ces pâtres grossiers dont nous parlent des auteurs qui les ont vus de près, des poèmes d'une correction, d'un goût parfaits, et qui, par les allusions dont ils fourmillent, supposent un milieu d'une civilisation raffinée.

Telle est donc l'origine de l'Église vaudoise, dégagée des légendes que la nécessité avait créées : « Ce n'est plus, comme dit Chastel <sup>1</sup>, le phénomène d'une Église qui vient des apôtres, ni une communauté naissant dans les Alpes, ni cette distinction bizarre de deux espèces de Vaudois, les uns de toute antiquité dans les Vallées, les autres disciples de Valdus et venant à se réunir avec les premiers : *c'est le produit naturel d'un mouvement religieux* que la force des événements devait amener, mais qui, dans les violentes oppositions qu'il rencontra, ne pouvait se maintenir que dans une contrée solitaire et écartée. »

---

<sup>1</sup> *Le Christianisme au moyen âge*. Cours inédit.

## THÈSES

## I

L'Église évangélique des Vallées vaudoises ne remonte pas à Claude de Turin.

## II

La date de 1100 qui se trouve dans le poème de *la Nobla Leyczon* est inauthentique.

## III

Le poème de l'*Antichrist* est d'une époque postérieure à Valdo.

## IV

L'Église vaudoise tire son nom de Valdo.

## V

Valdo est son principal fondateur.

## VI

Le but de la prédication doit être d'édifier : tout ce qui

n'est pas un moyen d'atteindre directement ce but doit être banni de la chaire chrétienne.

## VII

Le prédicateur a pour devoir impérieux de se faire comprendre de tous ses auditeurs.

## VIII

Une extrême simplicité dans le choix des images et un vocabulaire restreint n'excluent pas l'éloquence.

## IX

La lutte ecclésiastique qui existe actuellement dans l'Église protestante est pour beaucoup d'âmes une cause d'indifférence religieuse et d'incrédulité.

## X

La foi vient du cœur.

## XI

Christ n'est pas seulement notre modèle : il est aussi, il est surtout notre Sauveur.

---

*La Faculté de Théologie, chargée par le Règlement de l'Université d'examiner la présente Thèse, en autorise l'impression, sans prétendre exprimer par là d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.*

Le Doyen de la Faculté,

H. OLTRAMARE, Pr, Pr.